

NUMERO 543

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Fenêtre sur couples

par Gérard Wajcman

Fenêtre sur cour [*Rear Window*] était un des films préférés d'Hitchcock. Le film met en scène James Stewart dans le rôle de Jeff, un photographe de presse cloué chez lui avec une jambe dans le plâtre et qui passe ses journées à observer ses voisins.



Lever de rideau sur le théâtre du couple

J'ai intitulé mon propos *Fenêtre sur couples* (1), comme si le cinéma lui-même était une fenêtre par laquelle on va regarder comment les hommes et les femmes font pour se conjindre. Le cinéma est un art du couple. Voir comment l'humanité s'en sort, ou ne s'en sort pas, avec l'absence de rapport sexuel, c'est comme une essence du cinéma.

De l'autre côté de la cour, Jeffrey découvre un échantillon de presque toutes les figures de relation de couple. Jusqu'au meurtre, qui n'est pas disjoint de tout ce que Jeff observe. La nouvelle de William Irish dont le scénario est tiré ne contenait ni ces histoires de couples à espionner, ni l'histoire d'amour entre Jeff et Lisa (la petite amie de Jeff, incarnée par Grace Kelly). L'exploration des figures de l'amour est ici une invention de Hitchcock. Si c'est un film policier, l'enquête porte sur toutes ces figures, le théâtre du couple. À commencer par le générique, qui est une levée de rideau, comme au théâtre, une levée du rideau de la fenêtre sur le théâtre du couple.

Le grand bazar du non-rapport sexuel

Dans un premier temps, *Rear Window* apparaît simplement comme une histoire policière. Pas n'importe laquelle, puisqu'il s'agit du meurtre d'une femme, de l'épouse par son mari, Thornwald. Rappelons que Hitchcock tourne *Rear Window* l'année même où sort son précédent film, *Le Crime était presque parfait* [*Dial M for Murder*], où un mari échafaude un plan pour tuer sa femme ! Je me demande comment Alma Reville, l'épouse d'Hitchcock qui fut sa collaboratrice, regardait son mari le soir à la maison...

Mais *Rear Window* raconte aussi une autre histoire selon Hitchcock, celle d'un homme immobile, immobilisé chez lui qui regarde au-dehors. Hitchcock a conçu le film et le décor du point de vue de Jeff, c'est-à-dire de la fenêtre de son appartement. À part une scène qui est filmée dans la cour, tout le monde est à sa fenêtre et regarde la scène. L'appartement et la fenêtre de Jeff sont le point de vue unique, l'espace dont les limites ne sont pas franchies – même lorsqu'à la fin, Jeff passe par la fenêtre, la caméra le filme de l'intérieur.



Immobilisé sur sa chaise, James Stewart en est réduit à voir ce qui se passe dans la cour d'immeuble, *sans entendre*. Une pure fonction du regard est à l'œuvre, une pulsion muette qui stimule Hitchcock dans sa mise en scène et qui l'oblige à des trouvailles, sans passer par le dialogue. *Rear Window*, c'est l'homme qui regarde. Hitchcock nous dit que c'est un film sur le voyeurisme. C'est vrai. Mais ce qui encore plus vrai, je crois, c'est que ce film raconte comment un voyeur regarde le *faire couple* et découvre le *défaire couple*. Finalement, il est un voyeur du non-rapport sexuel, il regarde les efforts des hommes – touchants, pitoyables, misérables ou monstrueux – pour arriver tant bien que mal à faire couple ou à se défaire du couple – ce qui peut s'accomplir par le crime.

Rear Window n'est pas un film sur le voyeurisme pervers, c'est un film sur le voyeurisme humain normal : comme tout un chacun qui regarde les émissions animalières, en un sens, Jeff cherche à voir le rapport sexuel, au sens où il cherche à se confirmer qu'il n'y en a pas. Et, dans l'immeuble d'en face, ce qu'on voit, ce qui crève les yeux, c'est le grand bazar du non-rapport sexuel. Nous en sommes tous là.

Le drame du non-mariage

Si le moteur de l'histoire de *Rear Window* tient bien sûr à l'invalidité de Jeff et à son immobilisation forcée, il tient peut-être plus encore à un trait affirmé qui anime sa relation à Grâce Kelly, à savoir son refus du mariage ou plutôt son refus de se marier avec elle.

Stella, l'infirmière, est la grande philosophe du film.

Jeff — « Elle veut que je l'épouse. »

Stella — « C'est normal. »

Jeff — « Mais moi, je veux pas. »

Stella — « C'est ça qui est anormal. Tout homme est prêt à se marier quand il croise la femme qu'il faut. »

Évidemment, « la femme qu'il faut » est un point d'énigme, c'est pourquoi elle commente :

Stella — « Quand j'ai épousé Miles, nous formions un couple mal assorti de deux inadaptés. Nous sommes toujours des inadaptés mal assortis, mais nous avons aimé chaque minute de notre vie commune. »

Le couple n'est pas rationalisable ni programmable. Les sites de rencontre sur internet prétendent rationaliser les rencontres, mais le bon sens ou le hasard font aussi bien les choses, et mieux. C'est en quoi Stella est lacanienne : elle dit qu'il n'y a pas de rapport sexuel.



Jeff, lui, croit en partie au rapport sexuel. S'il ne veut pas parler de mariage, ce n'est pas tant par principe d'hostilité à l'institution maritale – même s'il évoque le mariage comme le bruit de la machine à laver qui vous accueille quand on rentre chez soi –, mais parce qu'il voit un rapport entre deux personnes fondamentalement « mal assorties », dirait Stella. Entre Jeff le baroudeur et Lisa la mannequin, il y a quasiment un problème de classe. Pour lui, Lisa est l'image même de la fille de luxe, la fille très chic de la haute, genre descendante d'une grande famille de la côte est. Par-dessus le marché, Lisa est mannequin, du genre à ne pas laisser un pli sur sa robe ou une marque de boue sur sa chaussure, et elle est filmée elle-même comme une photo de mode.

Le problème de James Stewart, dit Hitchcock, c'est qu'il n'a pas envie d'épouser Grace Kelly. Et, dans l'immeuble d'en face, tout ce qu'il voit derrière les fenêtres des 12 appartements aménagés qu'il regarde de l'autre côté de la cour, ce sont autant de scènes simultanées de toutes les figures du couple, autant dire des problèmes infinis du couple, du mariage et de l'amour, comme aussi du non-mariage et du non-amour.

Jimmy Stewart participe par le regard à la vie de ses vis-à-vis. Ainsi, quand Mlle Lovelyheart, dans son dîner romantique pour deux toute seule, lève son verre pour porter un toast à son amant imaginaire, Stewart lève aussi son verre. Mais le nœud de l'histoire tient à ceci que Jeff observe le théâtre du couple de chez lui, c'est-à-dire là où se joue ce que j'appellerais la comédie du non-mariage (qui va devenir le drame du non-mariage).

Regard et jouissance

Évidemment, on pourrait défendre que si Jeff ne veut pas se marier, c'est qu'il est déjà marié à son gros zizi optique qu'il branche sur son œil. Il branche et il se branle l'œil. Lacan parle de l'alcoolique en disant qu'il est marié à son petit zizi, mais Jeff le photographe est marié au gros zizi qu'est le téléobjectif. S'agissant de Hitchcock, ce n'est pas tombé dans l'œil d'un aveugle, le téléobjectif est un œil qui bande. Jeff ne fait pas que bander, il jouit de regarder. Posons la question : quand Jeff jouit-il ? Jeff et Lisa ne passent jamais à l'acte sexuellement. Le seul truc raide de Jeff en dehors du téléobjectif, c'est son plâtre. Et la seule scène de jouissance torride, c'est quand Jeff se gratte sous le plâtre, jouissance hautement masturbatoire.

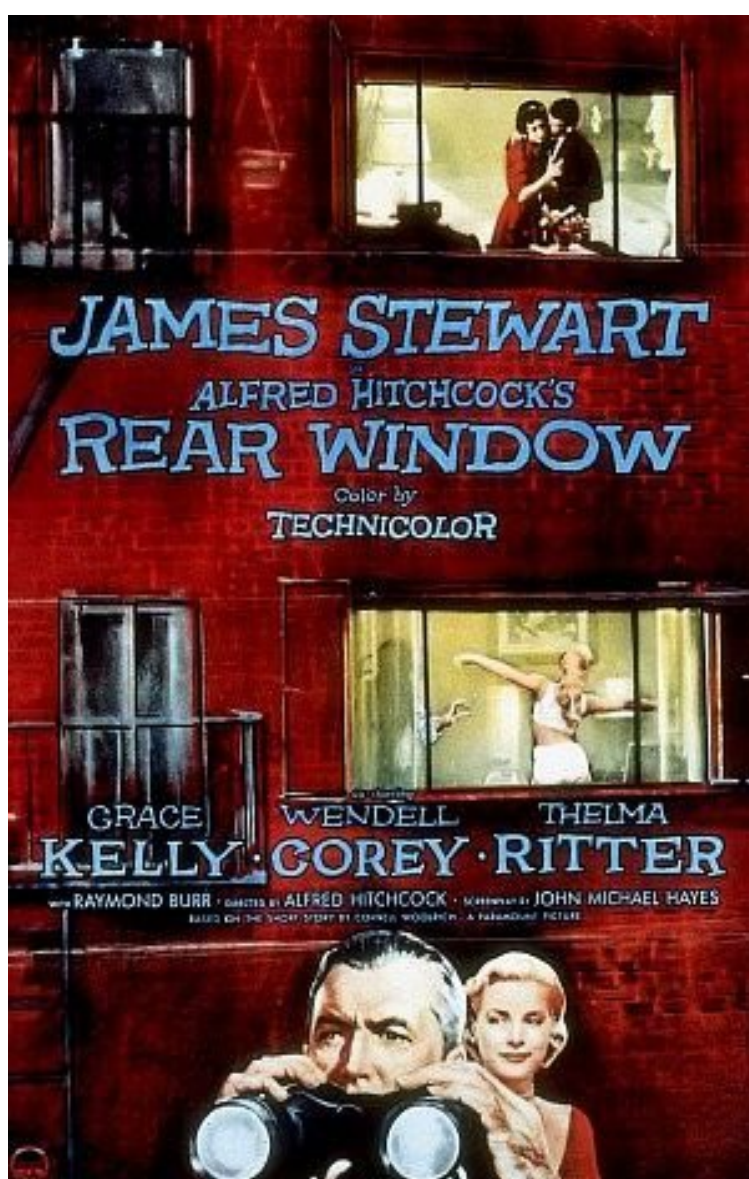


Or, la découverte du meurtre de la femme de Thornwald fait changer la relation entre Jeff et Lisa. Comme Hitchcock le relève, il y a d'abord une relation symétrique inverse des deux couples : « Dans le couple Stewart-Kelly, lui est allongé avec sa jambe dans le plâtre et elle est libre de ses mouvements, tandis que, de l'autre côté de la cour, la femme malade est clouée dans son lit et le mari fait des allées et venues. »

Ce meurtre devient comme une figure du théâtre du couple. Le crime serait vu ici par Hitchcock comme le seul acte qui puisse réussir dans un couple. Hitchcock confie qu'il éprouve quelque sympathie envers Thornwald, qui ne s'occupe que de sa petite entreprise, petite mais meurtrière, avant évidemment que Jeff ne vienne y mettre son nez ou son œil et le fasse arrêter par la police. Hitchcock ajoute qu'il espérait que le public partage cette sympathie pour Thornwald, à la fin du film où, lors de la confrontation, celui-ci demande à Jeff : « Que voulez-vous de moi ? » *Che vuoi ?* Jeff reste silencieux. Hitchcock dit à Truffaut qu'il ne trouve rien à répondre parce que son action est sans justification, il a agi par pure curiosité. D'une certaine manière, Thornwald pointe là la jouissance de Jeff. Dans cette scène, Jeff laisse à penser qu'il est un sale type, conclut Hitchcock. Je veux bien considérer Jeff comme un sale type, un dégoûtant voyeur jouisseur, mais pas qu'il n'y ait chez lui que de la simple curiosité. Il ne s'agit pas simplement pour lui d'un passe-temps pervers, il est sérieusement, entièrement impliqué dans ce qu'il regarde. Sa relation à Lisa, la question du mariage est ce qui soutient son intérêt de regardeur.

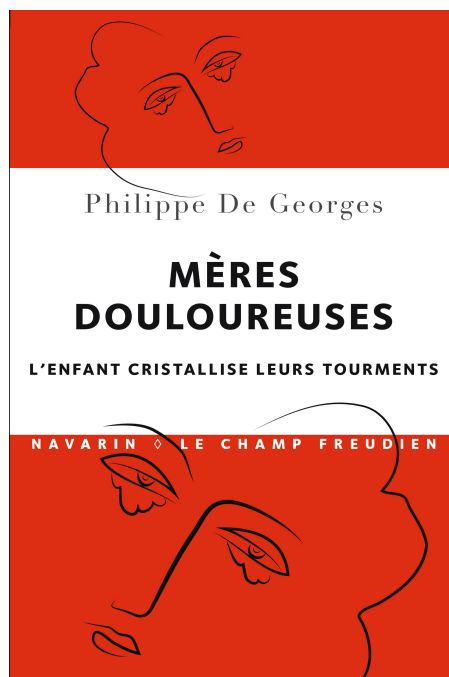
Hitchcock raconte ainsi comment le couple illégitime du début, un couple en crise, va devenir un couple légitime. Il faut qu'un homme assassine sa femme pour que Jeff consente au mariage. De fait, la situation du couple change. Lisa devient le bras armé de Jeff, réduit à l'impuissance. Elle fait preuve d'un sérieux courage, ce qui n'échappe pas à Jeff. La mannequin devient d'un seul coup une aventurière. Elle va aussi y trouver son compte. Tout tient dans une histoire d'alliance, de cette bague symbolique qu'est une alliance. D'une part, en trouvant l'alliance de la femme disparue, Grace Kelly trouve une preuve et réussit son enquête ; de l'autre, montrer à Jeff qu'elle a la « bague au doigt » est une façon de dire qu'elle réussira à se faire épouser. Hitchcock commente cela sobrement – « Oui, c'est l'ironie de la situation ».

1 : Ce texte est un extrait de l'intervention présentée par Gérard Wajcman lors de la soirée de rentrée des cartels organisée à l'ECF par Marcelo Denis (délégué aux cartels pour l'ACF-IdF) et Pascale Fari (déléguée aux cartels pour l'Envers de Paris). La version complète de cette intervention sera publiée prochainement. À suivre, donc !



Passions maternelles
À propos de *Mères Douloureuses*
de Philippe De Georges – Prix Œdipe 2015

par Jessica Choukroun-Schenowitz



Un style

Mères Douloureuses est un ouvrage (1) qui parle vrai, sans détours. La finesse de l'analyse se déploie dans un style tout à la fois poétique et incisif, heureux mariage pour témoigner de ce dont il est question.

Trois femmes – faudrait-il dire trois mères ? – qui souffrent de leur enfant, passionnément, et un témoignage de ces rencontres, celui d'un analyste. L'auteur a choisi d'écrire non pas trois cas cliniques, mais trois histoires singulières, une retranscription des « éléments saillants, des nœuds où se croisent les fils d'une destinée » où « se découvrent après coup que les hasards et les rencontres apparaissent comme des nécessités ». Trois logiques donc, extirpées de son écoute patiente et attentive, reconstruites par son travail et qui tirent le fil de la souffrance d'être mère, souffrance qui est venue se greffer sur la douleur d'exister et révéler pour chacune sa part d'impossible, son impasse : l'amour, le père, le sexe.

Ces témoignages sont livrés avec la discrétion et la pudeur qui s'imposent : « À peine quelques esquisses », annonce l'auteur. « Restent alors leurs voies basses, leurs voies nues », en somme « cette poésie que fait l'analysant sans le savoir » parce qu'il rencontre une nécessité, celle de « forcer la langue quand les mots se dérobent » – c'est sa définition de la poésie.

Pari osé de s'adresser à des lecteurs non spécialistes tout en ayant choisi des cas complexes. Davantage que pour d'autres sujets, semble-t-il, ce qui fait la douleur de ces femmes est la seule solution qu'elles aient trouvée pour traiter les accidents de leur histoire, l'impasse de leur existence.

On aperçoit alors l'exercice périlleux consistant à soutenir l'invention d'une solution permettant à chacune de calmer un peu de cette souffrance, de se dégager quelque peu du sacrifice, de la tentation du suicide, du ravage.

Contre « la machine à décerveler »

Le style incisif sert admirablement sa cause : dénoncer la tendance actuelle que l'auteur nomme « la machine à décerveler ». Quelques voix de psychanalystes s'élèvent alors qui « font partie de ces grains de sable qui grippent » la machine. Ne visant pas « à l'anesthésie et à l'oubli, au recouvrement et à l'enfouissement de l'intime », la psychanalyse n'est pas la voie la plus facile mais pourtant elle est « la façon la plus authentique de *devenir ce que l'on est* ».

Avec une dimension politique et éthique, l'auteur est en effet animé par la volonté de dénoncer les mirages et les fausses évidences du discours ambiant, mais aussi d'y répondre. Il démonte ainsi cette idée galvaudant la culpabilisation des mères pour démontrer l'opérationnalité de la psychanalyse, précisément au sens où il y a une opération réelle qui s'effectue sur la jouissance et donc un effet sur le sujet. De même, cette rengaine de la « dépression élevée au rang de cause nationale, de fléau social et collectif » qu'il faut traiter au plus vite dénote « un idéal se faisant l'alibi de la surdité la plus totale ». À la « paresse intellectuelle », il préfère avancer la question devant laquelle il s'agit de ne pas démissionner : d'où vient la douleur morale qui me hante et m'accable ?

C'est que cette passion de l'ignorance trop répandue a pour corollaire l'étiquetage, celui qui peut « fixer le destin » d'un sujet, par sa « prédiction aliénante » car oui, les mots ont un poids, souvent très lourd.

À cela, Philippe De Georges répond par la singularité, l'inattendu et surtout l'offre de chair que fait un analyste, ce « partenaire de volonté de résistance », afin de soutenir, et rien n'est plus difficile, avance-t-il, que « tout n'est pas écrit ». Là se loge sans doute la possibilité de la liberté sur laquelle se conclut cet ouvrage.

Trois mères, trois logiques singulières

Madame Bauer, madame Blanc et madame Daudet ont en commun un statut de mère douloureuse qui les écrase, notamment au lieu de leur difficulté à être femme. Se trouvant en impasse, chacune est venue traiter ce qui s'est constitué comme question, symptôme, jusqu'au point où cela leur a suffi et surtout jusqu'où cela a été possible pour elle. Il s'agit de clinique, du déploiement singulier de la logique propre à chaque cure, ou à chaque bout de cure, où « le concept est éclairé par l'exemple » (2). Ainsi, chacune de ces *mères douloureuses* est désignée d'une périphrase, effet de poésie, encore, qui serre au mieux la différence de chacune parce que la *Mater Dolorosa* n'est pas un concept.

« La mendicante et le grain de blé » c'est madame Bauer dont le récit s'inaugure par une question : " À quoi sert la haine? ", question, écrit l'auteur, qui aurait pu tout aussi bien convenir comme titre à ce récit. Mal aimée, ravalée, bafouée, humiliée, madame Bauer illustre le ravage d'une femme se soumettant tout entière à la loi du désir de l'autre. Très tôt, elle lui a d'ailleurs offert son corps en sacrifice, un sacrifice érigé chez elle au rang d'idéal. C'est la haine dévorante et contenue qui la tient, qui est le moteur de sa vie, son rapport au monde, sa solution.

Madame Bauer chez qui « un renversement » a opéré parviendra néanmoins à accueillir un fils, son « miracle secret », « son tout petit grain d'or », non sans une certaine fragilité...

« La fiancée du pharaon », c'est madame Blanc. Angoisse, culpabilité, solitude et impossibilité d'aimer amènent cette femme en analyse. Le hasard d'un accident, « chance décisive », l'extraira de l'inceste. La menace du père sommant la fille de se taire comme le silence et le retrait maternel vont de pair avec le « cri étouffé, l'appel impossible » de madame Blanc. Sa propre parole, en analyse notamment, s'en trouve altérée, elle est douloureuse, trop difficile, trop couteuse, trop risquée. Mais pourtant, elle va devoir « parler pour vivre ». C'est à

son frère, son double, celui qui était alors tout pour elle, qu'elle va s'accrocher très tôt. Et c'est sur ce modèle que s'annonce sa relation avec son propre fils.

Ce qui est remarquable dans ce cas, c'est la façon dont l'analyste repère et respecte la seule modalité possible de son *être-mère* et de son amour maternel : elle s'oriente en effet dans le monde à partir d'une théorie singulière et originale qui invente une « fraternité horizontale - des frères sans père – et se fonde sur des principes humanitaires ». Parce que reconnaître le père, ce serait reconnaître le sien.

« Lilith et la Joconde », c'est madame Daudet, Mater Dolorosa version XXI^e, figure du ravage entre mère et fille alimenté par la culpabilité et l'angoisse de l'une et la revendication de l'autre, et où « l'enfant triomphe de l'amant ». À quel prix ? Toxicomanie, comas sérieux, prostitution et séropositivité : le corps semble bien se consumer par la haine. Ce récit démontre magistralement les impasses du sexe et les ravages de l'amour, ou comment « la haine suit l'amour comme son ombre » (3) quand un être est tout pour un autre, où plutôt quand l'on forme « un être à deux ». Il démontre la ténacité du symptôme noué au corps où la séparation est synonyme d'abolition.

L'auteur aborde la question éthique qu'il convient de poser dans ce cas : « Faut-il inviter à parler quelqu'un qui n'a rien à dire en son nom propre ? ». Mais pour madame Daudet, parler d'elle, c'est parler de sa fille.

Si un lapsus, surgi dans la cure et de la cure, lui ouvre la voie vers son désir de femme, vers sa propre question, pourra-t-elle l'explorer davantage sans sa fille alors qu'elle jouit par procuration, par Marina interposée ? Ce sera une « liberté conditionnelle » qu'elle trouvera à l'issue de ce travail qualifié non pas de conclusion, d'aboutissement, mais d'« ouverture », rendant possible une « jouissance de l'instant et des choses insignifiantes ».

Arracher au destin sa nécessité

La maternité n'est pas le royaume de la paix et de l'harmonie. Voilà déjà ce qu'il est utile de rappeler grâce à cet ouvrage en ces temps où l'on promet le bonheur à tout va.

Pas de généralisation possible, ni même de prévention ou encore de prédiction ! Il n'y a pas chez les animaux humains « de lien causal linéaire mais plutôt une rupture entre la cause et l'effet ». C'est que « les tragédies, écrit si clairement Philippe De Georges, sont faites de la banalité de l'existence ».

Cet écrit est la preuve qu'il ne s'agit ni de se faire le juge de l'histoire ni de culpabiliser les mères, mais d'analyser, de lire et de reconstruire ce que chacun, chacune aura été pour *sæs autres*, afin, au mieux, de tirer les conséquences de son histoire et d'y reconnaître sa part de responsabilité.

La psychanalyse est la seule voie qui peut conduire à la logique du symptôme là où les contingences de l'histoire se sont inscrites en marques indélébiles, parce que seule la parole peut arracher à ce qui fait destin sa nécessité, quand la venue au monde d'un sujet ne se présente pas sous les meilleurs auspices, et quand le père déserte un peu trop « la scène.

1 : De Georges Ph., *Mères douloureuses. L'enfant cristallise leurs tourments*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2014. L'auteur a reçu pour ce livre le Prix Œdipe des libraires et des lecteurs en 2015. [Disponible sur ecf-echoppe.com](http://www.ecf-echoppe.com).

2 : Interview de Philippe De Georges par Françoise Petitot (prix Œdipe, oedipe.org) http://www.dailymotion.com/video/x2k02w6_interview-de-philippe-de-georges-par-francoise-petitot-pour-son-livre-meres-douloureuses-l-enfant-cr_school

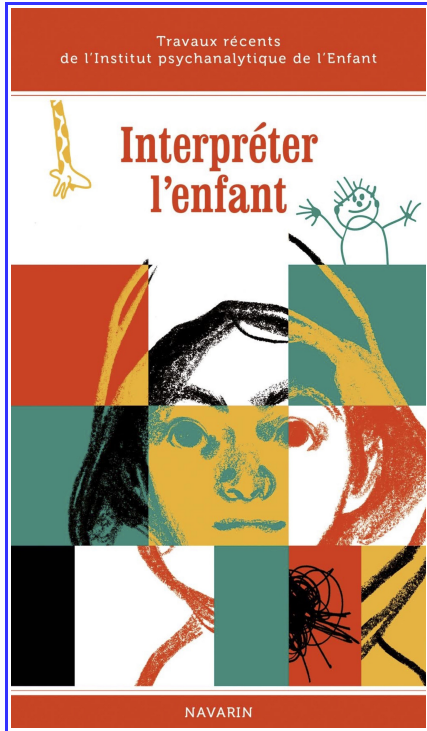
3 : Lacan J., « Deuxième conférence à la faculté universitaire de Saint Louis », Bruxelles, 1960.



Énigme et défi

par Daniel Roy

À propos de *Interpréter l'enfant*, 3^e volume des travaux de l'Institut psychanalytique de l'Enfant.



« Interpréter l'enfant » est un défi pour le psychanalyste.

Les psychanalystes et les praticiens, qui dans cet ouvrage (1) font connaître leur pratique de l'interprétation auprès des enfants qu'ils rencontrent, témoignent de l'attention qu'ils portent à ce qu'une jouissance en excès, cause de symptômes quelquefois lourdement handicapant, trouve une issue. Ils n'avancent pas ici avec des principes normatifs préconçus, car la référence à la norme a peu de prise sur la jouissance propre à chacun ; une voie singulière est chaque fois à inventer avec l'enfant. Réintroduire une part d'énigme est au cœur de cette action du psychanalyste auprès de l'enfant, nommée depuis Freud « interprétation ». À l'inverse, pour d'autres, la priorité sera de localiser et nommer une perplexité envahissante.

L'époque actuelle est marquée par l'augmentation exponentielle des « troubles » et des « addictions » de l'enfant et de l'adolescent : troubles envahissants du développement, hyperactivité, dysfonctionnements ; addictions aux jeux vidéo, à la pornographie, aux drogues illégales et légales, aux forfaits illimités, à la langue écorchée vive et aux photos qui disparaissent en cinq secondes, etc. Ainsi sommes-nous mis au défi de lire ce malaise dans la civilisation comme un symptôme de notre culture et de l'interpréter comme tel.

Comment interpréter l'enfant du siècle ? Là où il y avait les idéaux impossibles à supporter par le sujet, il y a désormais le corps et ses jouissances en excès, impossibles à supporter par l'Autre – parents, enseignants, éducateurs.

L'enfant héritier, l'enfant connecté, l'enfant de la rencontre, voilà trois guises de « l'enfant du siècle » proposées au débat à trois psychanalystes « concernés ». Cette conversation animée par un journaliste « éclairé » ouvre le présent recueil. Le ton y est donné pour les travaux qui lui succèdent, le ton d'un certain respect :

- Le respect du voile et du secours qu'offre à l'enfant son symptôme comme solution singulière aux enjeux qu'il affronte selon son âge. L'enfant apprend alors à isoler avec son analyste les mots qui portent, c'est-à-dire ceux qui à la fois le percutent et le soutiennent.
- Le respect de la parole de ceux qui ont transmis la langue à l'enfant – père et mère, éducateurs – pour veiller à ce que se répartisse ce qui revient à chacun et ouvrir un lieu pour dire.
- Le respect de ce qui outrepassé, contredit, affecte les règles établies, de façon à éprouver le recours possible à des solutions inédites. Nous y apprenons combien la cure de l'enfant psychotique enseigne le psychanalyste sur la « montée au zénith social de l'objet *a* ».
- Le respect des conditions qui rendent possible la rencontre, c'est-à-dire l'effet de surprise – un éclair, une étincelle, un silence, un laps. Nous apprenons qu'il faut le temps, très long quelquefois ou très bref, pour que le pas fait laisse une empreinte.

Inventer, voilà un projet bien fait pour « brancher » les enfants du siècle, projet qui commence ici à montrer qu'il fait ses preuves.

L'interprétation psychanalytique est strictement homogène à l'énigme que constitue pour l'être parlant l'existence de deux sexes. Enfants et adolescents en analyse ont sur ce point des questions et des réponses à faire entendre aux analystes...

Interpréter l'enfant, sous la direction de Daniel Roy, Paris, Navarin, coll. La petite Girafe, n° 3, 2015. La collection La petite Girafe publie les travaux de l'Institut psychanalytique de l'Enfant, créé en 2009 par Jacques-Alain Miller au sein de l'Université Populaire Jacques-Lacan. www.lacan-universite.fr

Interpréter l'enfant

En exclusivité à la librairie des 45^e journées de l'ECF

Sur ecf-echoppe.com dès le 10 novembre

En librairie le 26 novembre

Le diable probablement

par Anaëlle Lebovits-Quenehen

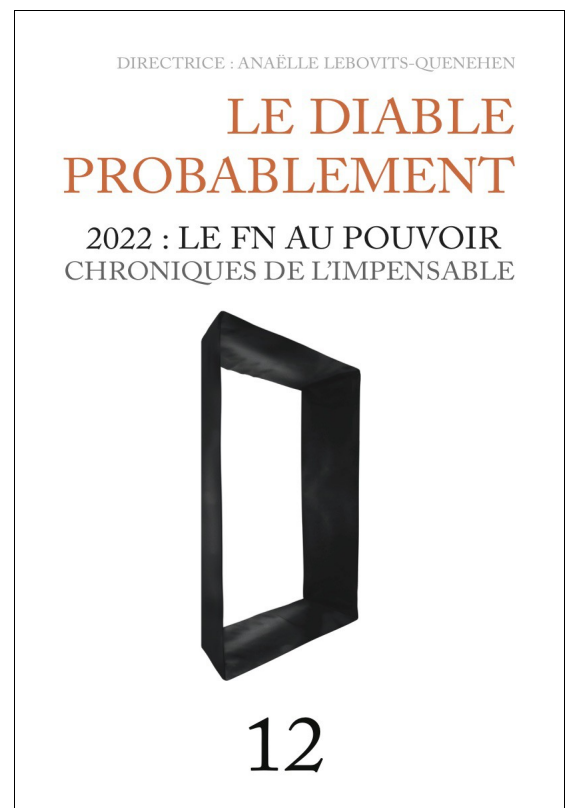
Déjà, le numéro 11 de notre revue portait sur la haine comme affect faisant aujourd'hui spécialement son éternel retour. Ce *Diable-ci* met quant à lui la focale, non plus seulement sur cette passion triste dans ce qu'elle a d'actuel mais très précisément sur sa manifestation dans les urnes sous les espèces du vote d'ampleur pour le FN dont nous avons fait la matière de notre dossier. En voici le titre :

2022 : le FN au pouvoir. Son sous-titre, « Chroniques de l'impensable », épingle le réel que cette éventualité emporte.

Pour l'aborder, trois rubriques :

- une rubrique de politique-fiction qui nous donne un avant-goût de la Chose, si elle advenait. Après le retour vers le futur tenté par Michel Houellebecq l'année dernière, et Boualem Sansal cet automne, le *Diable* s'y colle, autrement. Le pire n'est jamais sûr, pourtant. Il ne s'agit donc pas de jouer ici les Nostradamus ou – moins glamour si possible – les Cassandre, de s'y faire, en un mot, les chantres de lendemains qui déchantent, mais de prendre au sérieux ce risque – car c'en est un – qui sonne le glas de *la fin de l'histoire* en Europe occidentale.

Surprise, sérieux et humour se mêlent donc par touches dans la rubrique « politique-fiction » de ce numéro, pour faire la *Stimmung*, la coloration affective de ses premières pages.



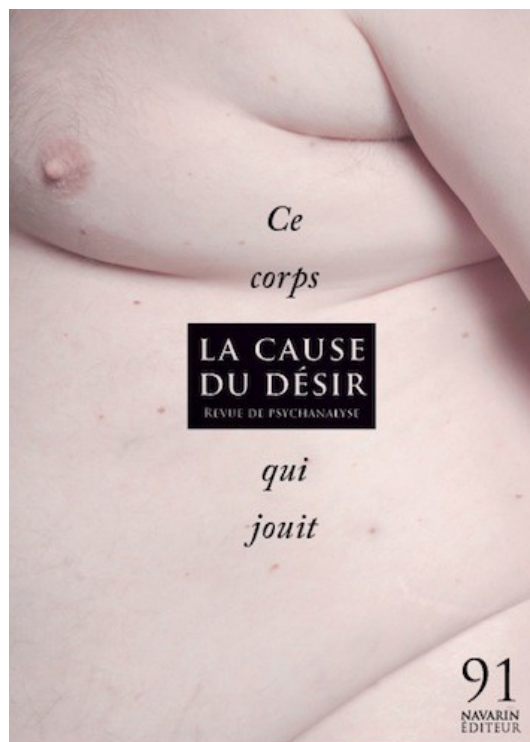
- une rubrique « analyses » qui tâche d'attraper cette hypothèse par le concept et non plus cette fois par la seule fiction.

Et puis,

- une rubrique "entretiens" avec trois spécialistes (l'un de l'Europe, l'autre d'économie, le dernier du *logos*) qui ont bien voulu se prêter au jeu du décryptage et éclairer de leur regard les enjeux de cette ascension dans ce qu'elle a d'*Unheimlich*. Voilà pour le dossier de ce numéro Mais ce *Diable* ne s'arrête pas là. Car d'autres phénomènes de civilisation freinent notre pensée tout autant qu'ils la provoquent : l'islamisme sans doute, mais aussi la concurrence des mémoires, les atteintes à la liberté d'expression, une exigence toujours plus accrue de transparence, les conditions de la démocratie, le rapport de l'art au réel contemporain, j'en passe. Pour leur faire place, *Le Diable probablement* est allé puiser quelques lumières auprès de Joann Sfar, Philippe Val, Raphaël Enthoven, Pierre Jourde et Thomas Ostermeier qui nous ont reçus avec générosité pour faire de ce *Diable* un événement à la hauteur des événements qu'il prend pour objet.

en vente aux 45^e journées de l'ECF dont *Le Diable probablement* est partenaire

et aussi, à la librairie des 45^e journées de l'ECF



*_*_*_*

Les dédicaces du samedi de 13 h à 13 h 30

(près de l'espace Librairie des journées)



François Ansermet : *La fabrication des enfants*

« D'où naissent les enfants ? François Ansermet nous ouvre dans ce livre les portes de son cabinet et nous parle des cas très concrets qu'il y rencontre de plus en plus souvent. »

Joseph Attié : *Entre le dit et l'écrit*

« Que véhiculent les mots d'amour, de mort, de savoir et de jouissance entre divan et page blanche, là où la lettre attend le poète ? Pratique analytique et poésie relèvent toutes deux de l'indicible, et ce livre l'éclaire d'une nouvelle lumière. »

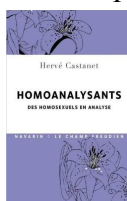


Hélène Bonnaud : *Le corps pris au mot*

« Les cas cliniques présentés éclairent comment chacun traite son corps, en parle, l'habite, en jouit. Faire avec son corps appelle l'invention. »

Hervé Castanet : *Comprendre Jacques-Alain Miller*

« Ce livre, consacré à Jacques-Alain Miller, démontre en quoi la psychanalyse au XXI^e siècle implique trois noms : Freud/Lacan/Miller, désormais inséparablement noués. »

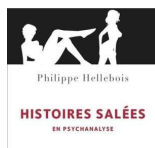
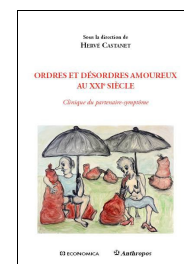


Hervé Castanet : *Homoanalysants*

« Le mariage pour tous exacerbe les passions ; il contreviendrait à une Loi naturelle. La psychanalyse ose répondre, avec Jacques Lacan, que *La Nature* n'existe pas. »

Sous la direction d'Hervé Castanet : *Ordre et désordre amoureux au XXI^e siècle*

« Des analystes orientés par Freud et Lacan interrogent les nouvelles formes des rencontres contingentes entre les sexes. »



Philippe Hellebois : *Histoires salées*

« Libres, légères, parfois licencieuses, ces histoires puisent leur inspiration dans les rencontres d'un psychanalyste avec des femmes et des hommes. »



Elisabeth Leclerc-Razavet, Georges Haberberg, Dominique Wintrebert (Dir.) : *L'enfant et la féminité de sa mère.*

« Entre mère et femme, comment l'enfant se débrouille-t-il ? Et que dire du père, ou du partenaire de la mère ? Questions fondamentales de la psychanalyse avec les enfants. »

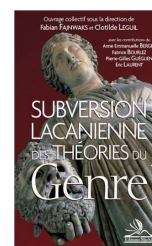


Clotilde Leguil : *L'être et le genre*

« Avec Lacan, la psychanalyse a ouvert la voie à un abord du genre qui fait voler en éclats tous les stéréotypes et introduit du trouble en chaque être. »

Clotilde Leguil et Fabian Fajnwaks : *Subversion lacanienne des théories du genre*

« Cet ouvrage, en répondant aux *gender studies*, tentent de faire émerger les enjeux éthiques et politiques dont la psychanalyse lacanienne est porteuse. »



Pierre Naveau : *Ce qui de la rencontre s'écrit*

« Le mouvement qui anime ce recueil d'essais va, chemin faisant, du non vers le oui à la rencontre, en passant par la mise en relief de la *différence* entre la position de l'homme et celle de la femme relativement à la contingence du désir. »

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william franchoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark franchoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □
Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN
ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.